

peler au siège de votre gouvernement! J'étais à vos ordres; vous auriez obtenu le même résultat, et vous eussiez épargné la blessure profonde que vous aurez causée.

» Une fois spécialement entre vos mains, je me plais à le confesser, je me suis vu entouré d'égards que je n'attendais pas; j'ai vu chaque jour quelques différences meilleures que je n'aurais pas soupçonnées. Cette énigme m'a singulièrement frappé. Serait-ce facilité de mon caractère, me disais-je? Me serais-je trompé à Longwood, me tromperais-je ici? Non. Vous ne me sembliez pas en effet le même. Je ne vous voyais plus, comme je vous ai dit, *au travers du crêpe sanglant*. Enfin, j'ai découvert le nœud: c'est qu'ici je me suis trouvé à votre niveau; tout a été en harmonie entre nous, et vous ne l'avez jamais été un instant avec cette gigantesque échelle de Longwood, dont vous ne voulez pas apercevoir la grandeur, ou que vous vous obstinez à vouloir réduire, plutôt que de monter pour l'atteindre. Vous avez tracé un cercle trop étroit pour renfermer des objets qui débordent en tout sens, et vous les mutilez

de toute manière pour les contraindre d'y entrer. Vous vous irritez de ne pas réussir. Vous rappelez l'idée de celui qui, dans la fable, appliquait les voyageurs sur son trop petit lit, amputant tout ce qui en dépassait.

» Vous m'avez parlé d'erreur dans nos positions: la voilà, Monsieur, *la véritable erreur*; je l'ai découverte; et depuis, j'explique tout. Essayez de la méditer à votre tour, et voyez ce que vous en penserez vous-même.

» Vainement vous objecteriez la lettre de vos instructions: il n'en saurait être pour un ministère aussi important, aussi extraordinaire que le vôtre: elles vous placent au-dessous de votre mission; elle est grande cette mission, et vous ne sauriez la trop élever. De quelle illustration vous vous plaisez à vous priver; dans la poursuite de la gloire, après ma situation à Longwood, le premier poste que j'eusse demandé à la fortune, eût été d'être le Gouverneur de cette île. J'eusse connu toute l'importance, l'étendue de mon devoir: je l'eusse rempli. La sûreté de mon captif eût été garantie; mais en dedans de cela, je n'eusse pas voulu lui laisser un désir:

il ne m'eût pas suffi qu'il m'estimât, je l'aurais forcé de m'aimer. Je n'eusse abordé ses chaînes qu'à genoux. Et qu'on ne me dise pas que des instructions, des ordres sévères me forceraient de faire le contraire, en dépit de moi-même, le riche traitement de Sainte-Hélène, les honneurs que ce poste pourrait me valoir, la confiance dont il me serait déjà le garant, ne me seraient rien auprès de l'indépendance du cœur, et du suffrage de l'opinion. D'autres me succéderaient.

» Et quels périls ne pouvez-vous pas vous composer? Vous connaissez mieux que moi l'histoire de votre pays. Vous savez combien de chefs, de généraux, après des missions pénibles et difficiles, sont tombés victimes du changement du pouvoir, ou des caprices de l'opinion. S'il vous arrivait quelques malheurs de ce genre, que de voix peut-être s'élèveraient d'ici contre vous! Vous pouvez vous creuser un abîme. Vous me répondrez par le témoignage de votre conscience. Sans doute, c'est le plus grand, le plus consolant, le plus doux; mais il n'est plein et entier qu'avec Dieu; il n'est que trop souvent insuffisant avec les

hommes. Combien il en est qui, avec une conscience pure, ont succombé sous les coups de l'injustice et de l'opinion! Combien d'autres sont demeurés flétris par la calomnie victorieuse! Votre juge Jeffries, d'odieuse mémoire, d'un nom si exécré, peut-être après tout n'était-il qu'un brave homme exécutant à la lettre des réglemens barbares. Les temps, les chances malheureuses, la calomnie, l'exagération, l'esprit de parti, auront pu faire le reste: et voilà comme on peut s'inscrire à faux dans l'histoire! Et quel héritage; comment s'y exposer, s'il pouvait en être autrement! Et ici, Monsieur, qui pourrait vous soutenir dans le cas d'une lutte fatale? Il n'est plus aujourd'hui que deux grands partis dans le monde: vous êtes né au sein des idées libérales, et je ne vous fais pas l'injustice de croire qu'elles ne demeurent votre doctrine; mais par une bizarrerie singulière, vous vous trouvez en ce moment comme l'agent direct de la vieille aristocratie. Si vous étiez jamais dans le cas d'en appeler à l'opinion publique pour des griefs de la nature dont il s'agit ici, n'en doutez pas, vous auriez contre vous, dans toutes les nations, tous ceux

de votre religion; et ne pensez pas que vous eussiez du moins pour support tous ceux du parti contraire; j'en ai longtemps fait partie, j'en connais le fort et le faible. Qui nie qu'à côté d'hérésies politiques, là ne résident à un haut degré l'élévation d'âme et la générosité de sentimens? Vous en seriez abandonné.

» A présent, je vous ai dit franchement tous les griefs et les ressentimens revenus à mon souvenir. Je vous ai parlé avec la dernière liberté, mais avec la meilleure intention; non avec le fiel qui désire blesser, mais avec le sentiment qui veut instruire. Je répète encore ici, que si je venais à m'être trompé dans quelque citation, les pièces officielles m'ont manqué; et si je ne me trouvais pas dans le vrai pour toute autre chose, je serais du moins dans l'erreur de bonne foi; j'ai pensé ou j'ai senti véritablement tout ce que j'ai écrit. En le lisant, je désire que vous y portiez les dispositions avec lesquelles je l'ai tracé. J'aime à le redire, j'ai bien moins songé à vous faire des reproches qu'à vous mettre à même de méditer, de répondre, peut-être de réparer, fût-ce à mes dépens.

» Puisse de cette lecture naître d'utiles lumières, un meilleur avenir! Et c'est ici peut-être le lieu de vous faire connaître la situation où j'ai laissé Longwood. Aucune expression ne saurait la rendre dignement: l'existence y était devenue intolérable; privés de toute communication, véritablement au secret, nos heures étaient devenues de plomb; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, ne nous semblait plus qu'un fade poison; le dégoût de la vie y était au dernier terme; le fardeau surpassait nos forces; et, pour comble de malheur, nous voyions dépérir à chaque heure celui pour lequel nous vivions, et son sourire muet nous annonçait chaque jour plus significativement que bientôt il briserait nos chaînes. Mes larmes coulent!... Nos maux étaient tels, dans cette demeure, que, s'il était possible d'y interrompre un moment le devoir sacré qui y remplit nos âmes et les gouverne, s'il était possible, dis-je, qu'il y eût ce moment de distraction qui rendrait chacun à soi-même, je ne serais pas surpris que mes malheureux compagnons l'employassent à s'entre-donner la mort, à l'exemple de quelques an-

ciens, pour se libérer des peines de la vie; et qu'on vint vous apprendre un matin que Longwood n'est plus qu'un sépulcre, et que vous n'avez plus à votre garde que des cadavres.

» Un tel état de chose, de tels supplices sont-ils dans le vœu, l'esprit de votre Prince, de vos ministres, de votre législature, de votre nation, de votre cœur? Quelle fatalité!..... d'où vient donc tout le mal que vous causez?

» Quoi qu'il en soit, de loin comme de près, un seul sentiment remplit mon cœur, il y fait taire tous les autres : veillez à la santé de l'Empereur, conservez ses jours, je vous bénirai. »

Balcombe's cottage, au secret; en vue de Longwood, 19 décembre 1816.

Le comte de LAS CASES.

Je n'ai plus entendu parler de cette pièce que six ans après, et encore seulement par la lecture de l'ouvrage de M. O'Méara : ces messieurs, à leur retour de Longwood, m'ont dit qu'elle ne leur avait jamais été communiquée, et que l'Empereur en avait complètement ignoré le véritable contenu. Il paraît que

sir Hudson Lowe, après mon départ, par l'influence de son autorité, et contre nos conditions expresses, s'était saisi de ce document pour lui seul, et l'avait fait servir de base à des interprétations ou même à des créations tout à fait fausses et méchantes.

Je trouve dans la relation des événements arrivés à Sainte-Hélène, par monsieur O'Méara : « Profitant, dit-il, de l'information acquise par la lecture du » manuscrit du comte de Las Cases (les » griefs), sir Hudson Lowe eut recours » à un artifice bien digne du système » qu'il a établi à Sainte-Hélène. Il me » prescrivit de prévenir Napoléon que » le comte de Las Cases, pendant sa » détention, avait avoué que les restric- » tions imposées sur les Français à Long- » wood n'étaient que pour la forme, et » que, conjointement avec le resté des » Français, il avait fait tous ses efforts » pour empoisonner l'esprit de son maître par des calomnies ou par des faus- » setés; ajoutant que le fait était de toute » vérité, puisqu'il l'avait par écrit, et de » la propre main du comte. Il me cita » même une sentence de cet écrit qu'il » m'invita à répéter à Napoléon, savoir :

» Nous avons fait tout voir à Napoléon  
 » à travers un voile teint de sang. *Ma foi,*  
 » s'écria Napoléon, *quand on voit le bour-*  
 » *reau, on voit toujours du sang !* et il  
 » ajouta, avec cette pénétration et cette  
 » vivacité d'esprit qui le distinguent si  
 » éminemment, qu'il était convaincu que  
 » tout ce que je venais de dire ne pou-  
 » vait être qu'une invention de sir Hudson  
 » Lowe, ou bien qu'il avait falsifié quel-  
 » que passage de l'écrit de Las Cases ;  
 » que le comte devait avoir été singulière-  
 » ment peiné du traitement qu'on lui  
 » faisait souffrir, doué, comme il l'était,  
 » d'une rare sensibilité de cœur ; lui qui  
 » n'avait jamais cessé de lui parler de la  
 » nation anglaise en des termes d'en-  
 » thousiasme et d'admiration, qu'il était  
 » certain qu'il s'était exprimé avec force  
 » et avec franchise sur une conduite si  
 » opposée à la générosité, aux sentimens  
 » libéraux qu'il a toujours attribués au  
 » peuple anglais ; mais que le traitement  
 » que les Français avaient éprouvé, était  
 » si barbare, qu'il était inutile de perdre  
 » du temps à expliquer la conduite de  
 » ceux qui l'avaient ordonné. »

Je trouve encore dans *Napoléon dans l'exil*, ouvrage ou journal du même

M. O' Méara, sous la date du 4 décembre 1816. « Que le Gouverneur me faisait  
 » dire que depuis mes rapports directs  
 » avec lui, j'avais bien changé d'opinion  
 » à son égard, et il ajoutait qu'il avait  
 » découvert que les Français qui avaient  
 » suivi Napoléon n'avaient d'autre but  
 » que de s'en servir comme d'un instru-  
 » ment pour satisfaire leur ambition,  
 » sans s'inquiéter des moyens qu'ils em-  
 » ployaient pour y parvenir, etc.

« C'était un avertissement, disait sir  
 » Hudson Lowe à M. O' Méara, qu'il de-  
 » vait faire parvenir au général Bona-  
 » parte. »

Sous la date du douze : « Que le  
 » comte Las Cases n'avait pas suivi Napo-  
 » léon par affection, que le général ne  
 » savait pas ce que Las Cases avait écrit,  
 » ni les expressions qui étaient échap-  
 » pées de sa plume, etc., etc. »

Sous celle du 14 janvier 1817 : « Qu'il  
 » affirmait à M. O' Méara avoir vu dans  
 » mon Journal, que Bonaparte avait dé-  
 » claré son horreur pour l'uniforme an-  
 » glais et tout officier de cette nation,  
 » et que lui, O' Méara, ferait bien de  
 » saisir une occasion de lui répéter cela,  
 » tout en ajoutant, néanmoins, que le

» Gouverneur pensait bien qu'il n'avait  
» jamais rien dit de pareil. »

Enfin, dans un autre endroit, ce Gouverneur charge M. O' Méara, de redire à Longwood qu'il vient d'écrire à mon sujet aux ministres anglais de manière à m'interdire pour jamais ma rentrée en France. Ce qu'il peut avoir mandé, Dieu le sait ! toutefois, l'événement, le temps a prouvé que les ministres anglais eurent peu d'égard à sa bienveillante intention, ou que ceux de France y auraient porté peu d'attention. On verra, dans son temps, qu'à mon retour en Europe, lorsque, m'interdisant l'Angleterre, on me laissa le choix de Calais ou d'Ostende, si je me déterminai pour ce dernier endroit, c'était par des motifs tout à fait étrangers à la crainte que sir Hudson Lowe avait prétendu créer. Mais il fallait d'ailleurs qu'il eût douté lui-même de l'efficacité de sa dénonciation, ou qu'il eût recours à de doubles précautions; car il employa toute son adresse et ses artifices à me faire retenir prisonnier au cap de Bonne-Espérance; il échappa à ce sujet, m'a-t-on dit, à son homme d'exécution, de dire en parlant de moi : « Pour celui-là, il ne nous in-

» quiétera plus; nous l'avons bien re-  
» commandé au Cap : il y pourrira dans  
» un cachot. » C'est le même homme qui, d'une voix mielleuse et d'un sourire bénin qui le quittaient rarement, voulait, suivant M. O' Méara, qu'on mit Napoléon aux fers, s'il faisait le difficile; et qui, dans une autre occasion, est accusé d'avoir dit que les alliés avaient manqué le grand but en n'étranglant pas le jeune Napoléon.

Je reviens au Gouverneur. Comment concilier à présent toutes ses politesses, ses protestations de bienveillance et de bonne intention, quand il était auprès de moi, avec ses faux rapports, ces propos inventés qu'il me prête, les suggestions méchantes qu'il fait transmettre à Longwood quand je n'y suis plus; mais plutôt laissons tout cela à juger et à qualifier aux cœurs droits et honnêtes.

Le cap de Bonne-Espérance est à cinq cents lieues de Sainte-Hélène; mais, avec les vents les plus favorables, on est obligé d'en faire au moins sept cents, par le contour auquel on est contraint par les vents alizés. En quittant Sainte-Hélène, on court d'abord grande largue vers le S. O., pour sortir le plus prompte-

ment possible de la zone de ces vents alizés; et dès qu'on a atteint les vents variables, on gouverne vers l'Est; mais en descendant beaucoup vers le Sud, à plusieurs degrés de latitude au-dessous du Cap, afin de se trouver en garde contre les vents de S. E., qui sont très-violens, et dominant dans cette saison de l'année.

Nous fîmes très-bonne route, et rencontrâmes des vents à souhait; notre traversée fut des plus courtes et des plus heureuses, bien que mon fils et moi nous fussions horriblement malades de la mer à différentes reprises. Le sixième ou septième jour nous quittâmes les vents alizés, et prîmes le vent d'Ouest, qui nous mena rapidement vers notre destination, en neuf ou dix jours. Ce ne fut qu'aux approches du fameux cap des Tempêtes que nous éprouvâmes la contrariété d'un vent de S. E. violent avec une très-grosse mer; et encore cette contrariété, qui n'en était une que pour les instructions de notre capitaine, fut-elle personnellement pour moi une faveur; car sir Hudson Lowe avait donné l'ordre au capitaine de me débarquer au-delà du Cap, sur ses derrières, à

Simons'bay. Peut-être pensait-il que n'entrant pas en ville, j'attirerais moins d'attention, et que l'injustice de ma captivité serait moins flagrante. Quoi qu'il en soit, le temps menaçant de la tempête, le capitaine prit sur lui de faire voile pour la ville du Cap même, qui se trouvait plus à portée. Nous arrivâmes sur la côte à deux heures du matin, à l'heure juste qu'avait fixée le capitaine, sans hésitation, sans sonde ni aucun autre préalable, tant il avait mis de précision dans son calcul. Le capitaine Wright est un excellent navigateur; il a de l'activité, du zèle, de la régularité, du caractère; il se fera un nom. Au demeurant, j'ai pu voir que cette exactitude nautique est devenue aujourd'hui à peu près générale; je ne sais plus où en est notre marine long-temps renommée pour sa supériorité scientifique; mais j'ai l'expérience qu'aujourd'hui les Anglais sont bien forts; les calculs, les instrumens sont si parfaits, si multipliés, qu'il est difficile d'imaginer que la science puisse désormais aller guère au-delà.

Le dix-sept, après dix-huit jours de navigation, nous jetâmes l'ancre à deux heures de l'après-midi. Le capitaine

s'excusa poliment sur la nécessité que je demeurasse à bord, jusqu'à ce qu'il eût été prendre les ordres du Gouverneur : c'étaient là ses instructions. Il revint, m'apprenant que je ne pourrais débarquer que le surlendemain, le logement que l'on me destinait ne pouvant se trouver prêt avant ce temps, ce qui ne fut pas pour moi sans quelque contrariété : quand on arrive de la mer, on est si pressé de poser le pied sur la terre !

J'eus donc deux jours à demeurer sur cette rade du Cap, d'ailleurs si belle. La saison était superbe, la chaleur forte, à la vérité, mais pure et bienfaisante.

Dans mon enfance, lors de mon entrée dans la marine, j'avais entendu parler cent fois, et dans les plus petits détails, de tous les points que j'avais en cet instant sous les yeux, par ceux des officiers qui avaient fait la guerre de l'Inde. J'aimais à repasser ces vieux souvenirs, et l'on me montrait tout aussitôt les points dont je pouvais me rappeler.

La ville du Cap, considérable, belle, régulière, était en face de moi, sur un terrain plat, très-peu élevé au-dessus du niveau de la mer, et environné de très-près par d'énormes et rapides mon-

tagnes. On me faisait voir, et je me plaisais à retrouver celle *du Diable* à ma gauche, celle dite *de la Table* en face, *le Pain de sucre* sur la droite, la *Croupe du Lion*, ainsi appelée à cause de sa parfaite ressemblance avec ce dont elle porte le nom. Les fortifications en avant et sur les côtés de la ville me parurent en assez mauvais état, et surtout mal établies étant dominées de plusieurs points, et particulièrement par la *Croupe du Lion*, qui, elle-même est aisément accessible. Nul étonnement donc que ce poste ait constamment cédé à toute attaque d'une force tant soit peu supérieure. La plus efficace, jusqu'à ce qu'on y ait remédié, sera de débarquer loin de la place, au nord, sur une plage toute découverte, entièrement sans défense, et de là marcher sur la ville pour l'attaquer par terre.

Je me rappelais d'avoir souvent entendu dire, et je pus voir moi-même dans ce peu de temps, que des nuages couvrent parfois et assez subitement la montagne du *Diable* et celle de la *Table*, lors même que le reste du firmament demeure dans la plus grande pureté. On les croirait alors couvertes de la



neige la plus brillante, et c'est ce que l'on appelle vulgairement la nappe mise sur la table, expression, du reste, qui rend assez la vérité du spectacle. Ce signe, en hyver, est presque toujours le précurseur sinistre de la tempête. La rade demeure entièrement ouverte aux vents du N. O. qui sont communs et violens dans la mauvaise saison : on y est alors en perdition ; le seul abri est sous l'île Robin, assez au loin à l'entrée de la baie.

Je mentionnai à mes voisins ce que j'avais entendu dire si souvent à nos officiers, que le bailli de Suffren, revenant, à la paix, de sa belle campagne de l'Inde, y avait jeté l'ancre quelques jours avant l'escadre anglaise qui le suivait de près. Celle-ci, en entrant, eût à courir des bords pour gagner le mouillage ; or, le coup d'œil de l'amiral français était si précis et si sûr, qu'en considérant un des vaisseaux qui entraient, il annonça qu'il allait infailliblement se perdre, et ordonna, dès cet instant, le signal à toutes les chaloupes de son escadre de se tenir prêtes à porter un secours bientôt nécessaire. En effet, peu d'instans après, le vaisseau anglais fit

côte ; on y vola de toutes parts ; mais les embarcations françaises eurent la gloire d'arriver les premières et de beaucoup. Et ce ne fut pas un spectacle peu singulier ni peu touchant que de voir ces deux escadres, naguères si acharnées à leur destruction réciproque, rivalisant désormais d'obligeance, et se prodiguant les soins les plus pressés. Les jeunes officiers anglais auxquels je m'adressais n'avaient aucune idée de cette circonstance, tant il est vrai que les objets qui occupent si fort les contemporains, disparaissent pour ceux qui suivent, quand ces objets n'ont pas acquis l'importance de l'histoire.

## SÉJOUR

### AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Espace de plus de sept mois.

*Dimanche 19 Janvier au Mardi 28.*

Mon emprisonnement au vieux château. —  
Détails, etc.

EN voyant notre capitaine revenir de chez le Gouverneur, lord Charles So-